

tribu ne se livrent de sanglants combats pour savoir quel sera l'administrateur et le chef de la nouvelle génération. Les gens n'ont pas de temps à perdre à de tels combats et ils n'ont pas le temps d'apaiser les haines qui subsistent dans le peuple après de telles luttes. Les taureaux agissent ainsi dans les troupeaux. Mais les Indiens ne se considèrent pas comme des bestiaux. Ces petits peuples ne sont jamais troublés et désorganisés que lorsque survient une bande de citadins ou de constructeurs de villes. Les villes sont obligées d'absorber les hommes en foule pour pouvoir subsister et se développer. Et comme ces masses d'hommes occupent beaucoup moins de terrain que celui qui leur est absolument nécessaire pour se nourrir, elles se jettent sur les populations qui sont étroitement attachées à la terre et établissent un ordre de choses où le citadin devient un tyran et le paysan un ilote.

La fumée des foyers s'échappait des huttes par la porte toujours ouverte et par les lézardes des murs. Devant la borne de quelques cabanes, des femmes étaient agenouillées et broyaient du maïs. Les porcs, les poules, les dindons, les ânes, les oiseaux et les animaux des bois et de la brousse qui étaient apprivoisés et domestiqués, petits chevreuils, rats laveurs, chiens et chats s'ébattaient dans la cour et se serraient contre l'Indienne accroupie. Quand elle se redressait un peu pour essuyer la sueur qui coulait sur son front, elle jetait parfois un peu de maïs aux hôtes affamés de la cour qui se le disputaient en une lutte farouche. Alors la femme riait et reprenait sa tâche avec une nouvelle ardeur. Un travail qu'un moulin à bras eût effectué en deux minutes et qui demandait à l'Indienne une heure de pénibles efforts. Mais le moulin coûtait quinze pesos et qu'aurait-on bien pu faire le reste du temps si tout était fini en trois

minutes ? Il était bien plus plaisant d'avoir toutes les bêtes autour de soi avec tous les enfants au milieu. Si l'on ne restait que trois minutes au moulin, les animaux ne pouvaient pas s'assembler ni les enfants les poursuivre en criant, on ne pouvait pas voir tant de choses. Quand on voyait le raton laveur se précipiter sur le chat ou le dindon rosser le chien, c'était de la vie, cela. Mais avec un moulin à bras, il n'y aurait pas de vie, pas de rires ; et l'on n'aurait rien d'amusant à raconter au mari quand il reviendrait des champs.

Auprès d'une autre hutte, un perroquet était perché sur un cercle de vieux tonneau suspendu à un mur. Il n'était pas attaché et jouait les tours les plus pendables aux enfants, au chat, au chien et aux porcs. Quand, pendant le repas, il était juché sur sa planche et recevait ses deux tortillas, il n'en mangeait qu'une petite partie. Il se privait de la plupart des morceaux pour un certain porc qui était son favori. C'était un petit cochon tout gris et affreux. Mais Loro, le perroquet, l'aimait. Il ne laissait tomber les petits morceaux de tortilla que lorsque ce porc se trouvait sous sa planche. Quand c'en était un autre qui se trouvait là ou si c'étaient des poules en quête de quelque aubaine, il ne laissait rien tomber. Le porc qui était si aimé du perroquet levait les yeux vers lui comme s'il eût été un dieu dispensateur de mondes. La famille qui vivait dans cette hutte avait assisté mille fois à ce spectacle, mais chaque jour, à midi, les enfants sortaient, accompagnés parfois du père ou de la mère, pour assister de nouveau à la même scène. Ils ne pouvaient se lasser de ce jeu. Quand un autre porc arrivait à attraper la miette que le perroquet destinait à son favori, l'oiseau se mettait à crier comme un possédé : « *Cochino! Cochino! Cochon! Cochon!* » C'était tout ce qu'il savait dire avec : « *Como estas? Comment allez-vous?* » Hacinto, quand il était dans la